BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie.

Salvador NÚÑEZ, *Semantica de la modalidad en latin*, Monografica Linguistica, Universidad de Granada, 1991, 275 pages.

L'auteur s'est proposé d'étudier dans cet ouvrage la modalité linguistique et ses diverses formes d'expression dans la langue latine. Il y présente une étude conjointe des verbes modaux (tels que *possum* et *debeo*) et des modes verbaux (en particulier le subjonctif). Il commence par exposer de façon détaillée les problèmes posés par la modalité linguistique, catégorie dont les définitions laissent souvent à désirer. Pour sa part, il veut s'efforcer de dépasser le niveau de l'analyse syntaxique pour aboutir à des analyses sémantiques (d'où le titre de l'ouvrage), qui seules, selon lui, permettent d'expliquer les différents emplois des éléments morpho-syntaxiques servant à exprimer la modalité.

En effet, un même verbe modal, *possum* par exemple, peut servir, selon les contextes, à l'expression de la modalité déontique et de la modalité épistémique (p. 86-87, l'auteur montre comment l'énoncé *Marcus abire potest* peut présenter quatre interprétations différentes, *potest* étant susceptible d'exprimer les notions de permission, de capacité, de possibilité ou d'éventualité). A l'intérieur de la modalité déontique (qui fait référence à des manifestations de l'activité comme « ordonner », « demander », « permettre ») l'auteur distingue une modalité qu'il appelle « radicale » : les emplois dits « radicaux » se distinguent des emplois proprement déontiques en ce qu'ils ne sont pas performatifs (on notera l'importance accordée dans cet ouvrage à la pragmatique à côté de la sémantique). L'auteur étudie successivement les verbes modaux de nécessité et d'obligation (*necesse est, oportet, debeo*) et les verbes modaux de possibilité (*licet, possum*) en examinant les diverses constructions de ces verbes pour déterminer si ces constructions entraînent des différences de signification. Pour l'auteur, c'est la référence aux concepts de nécessité et de possibilité et l'existence, pour un même verbe, de plusieurs interprétations possibles (l' « ambiguïté modale ») qui constituent les seuls critères sûrs pour établir une classe homogène de verbes modaux en latin. A côté des verbes proprement modaux, l'auteur définit comme des formes « semi-modales » *queo, nequeo, opus est* et les formes de gérondifs et d'adjectifs verbaux qui se caractérisent par l'absence d'emplois épistémiques. Le chapitre consacré à la modalité épistémique, que l'auteur définit comme « propositionnelle » et qui peut être paraphrasée par « il peut être vrai que », contient des développements intéressants non seulement sur les verbes modaux (à noter en particulier p. 185-186 les remarques sur l'évolution de *licet* vers son emploi de conjonction concessive), mais aussi sur le futur épistémique et l'existence, parfois controversée, d'un subjonctif potentiel en dehors des périodes conditionnelles.

Le dernier chapitre est uniquement consacré à l'étude des modes verbaux et avant tout du subjonctif. L'auteur écarte la thèse de Delbrück qui visait à expliquer les différentes valeurs du subjonctif latin à partir d'un morphème de volonté. Il propose pour sa part de distinguer un morphème de nécessité qui caractérisait le subjonctif indo-européen (présentant en latin le même signifié que celui qu'expriment

sous une forme lexicale les verbes modaux de nécessité) et un morphème de possibilité qui caractérisait l'optatif indo-européen. L'analyse du mode verbal est ainsi alignée sur celle des verbes modaux qui présentent les mêmes valeurs fondamentales de nécessité et de possibilité et on peut se demander si l'auteur n'a pas quelque peu forcé l'interprétation des emplois du mode pour parvenir à cette belle symétrie. Pourquoi vouloir, par exemple, substituer au morphème de volonté celui de nécessité?

D'autres analyses ne sont pas entièrement convaincantes : la catégorie de la modalité « radicale » est-elle indispensable? L'auteur lui-même hésite, dans l'analyse de certains emplois des verbes modaux, entre cette prétendue modalité et la modalité épistémique. Mais, au total, cet ouvrage apporte des éléments nouveaux à la réflexion sur un sujet où les difficultés sont nombreuses et l'auteur s'appuie sur une riche documentation, aussi bien en linguistique générale qu'en linguistique latine. Signalons cependant, entre autres lacunes, l'absence de références à l'article de H. PARRET, *La pragmatique des modalités* (*Langages*, 43, 1976) et à l'ouvrage de S. MELLET, *L'imparfait de l'indicatif en latin classique* (1988), qui aurait apporté d'utiles compléments à l'étude des valeurs modales des prétérits de l'indicatif en latin.

Claude MOUSSY.

Gunter ECKERT, *Thema, Rhema und Fokus. Eine Studie zur Klassifizierung von indirekten Fragesatzen und Relativsatzen im Lateinischen* (Studium Sprachwissenschaft, Beiheft 20) : Münster, Nodus Publikationen, 1992, 283 pages.

G. ECKERT s'attaque dans cet ouvrage au vieux problème des similitudes et des différences entre les propositions relatives et interrogatives indirectes, symbolisées par les deux tours *dicam quod sentio* et *dicam quid sentiam*, deux structures très proches l'une de l'autre, et dont les rapports sont de ce fait souvent ambigus; elles sont traditionnellement distinguées par le terme introducteur, le mode employé, le contexte; l'auteur rappelle aussi le rôle de l'intonation dans la langue parlée. Le but de G. ECKERT est de proposer une nouvelle forme et de nouveaux critères de classement.

Après une introduction où sont exposées les données essentielles du problème, il fait dans un premier chapitre un historique détaillé de la question, historique un peu long dans la mesure où il entraîne pas mal de répétitions. Passant alors au sujet même de son développement, G. Eckert, faisant référence à la grammaire dépendantielle de H. HAPP (*Grundfragen einer Dependenz-Grammatik des Lateinischen*, Göttingen, 1976; cf. le compte rendu très développé et très suggestif de G. SERBAT, *R. É. L.*, 56, 1978, p. 90-114) attribue dans la phrase une position hiérarchiquement dominante au verbe, qu'il appelle « Matrixverb »; mais il s'en distingue dans la mesure où sa recherche sur les deux structures s'attache plus particulièrement au problème des rapports entre la forme et le sens; il est vrai que G. SERBAT, dans l'étude ci-dessus citée, souligne sur ce point les incertitudes et les contradictions de la doctrine de H. HAPP.

G. ECKERT déclare fonder son analyse sur les travaux de Harm PINKSTER, *Lateinische Syntax und Semantik*, Tübingen, 1988 (trad. anglaise : *Latin syntax and semantics*, Londres, 1990) et de Dirk G. J. PANHUIS, *The communicative perspective in the sentence. A study of latin word order*, Amsterdam/Philadelphia, 1982. Dans la structure de la phrase, il distingue ce qu'il appelle *Thema*, les éléments, principalement le verbe et le sujet, qui fournissent les données sémantiques essentielles, *Rhema*, ceux qui, accessoires et complémentaires, comme les circonstan-

ciels, viennent préciser la formulation, *Fokus*, ceux par lesquels se manifeste l'insistance du locuteur, ceux au moyen desquels il veut spécialement attirer l'attention du récepteur; dans ce cas entrent en jeu notamment des pronoms personnels ou démonstratifs, des éléments adverbiaux, l'ordre des mots, etc. Ces trois facteurs donnent lieu à diverses combinaisons, et la recherche de l'auteur consiste à construire et présenter, en fonction de la forme et de la variété de ces dernières, une classification des relatives et des interrogatives indirectes qui constituent son corpus. L'auteur a presque intégralement limité celui-ci à des textes cicéroniens; il s'y ajoute simplement, dans deux chapitres (chap. 1, p. 25-26 et chap. 5, p. 178-179), quelques rares extraits, de Salluste surtout, de Plaute et de Tite-Live; à la fin du livre, un très bref chapitre (chap. 8, p. 199-204) est accessoirement consacré aux autres auteurs que Cicéron.

Cette classification est marquée par le souci d'une extrême rigueur. G. ECKERT s'efforce de l'appuyer sur une analyse très précise, voir tâtillonne, des textes examinés. Le dernier chapitre (p. 205-264) présente le résultat du classement des 727 textes de Cicéron que comporte ce corpus. L'ouvrage se termine sur une bibliographie copieuse et judicieusement ordonnée.

On peut reprocher à un tel travail un caractère exagérément abstrait et formaliste, qui le rend souvent bien obscur. L'extrême souci qu'a G. ECKERT de justifier ses classements suffit à montrer qu'ils ne sont pas évidents; et, de fait, il ne manque pas de cas où la solution retenue paraît bien arbitraire. A-t-on, après avoir lu cet ouvrage, bien compris ce qui distingue relatives et interrogatives indirectes ? Je n'en suis pas convaincu. Au demeurant, l'auteur ne présente pas à proprement parler de conclusion.

J. HELLEGOUARC'H.

Marek KĘSIK, *La cataphore*, P. U. F. : Paris, 1989, 159 pages.

Dans une présentation concise, M. KĘSIK traite, sous forme d'une monographie, la question de la cataphore en français, envisagée d'un point de vue synchronique. Le sujet méritait d'autant plus d'être approfondi que la bibliographie en était peu abondante, la problématique de la cataphore étant éclipsée par celle de l'anaphore. Le phénomène de la cataphore ne bénéficiait même parfois, chez certains linguistes, d'aucune désignation spécifique.

Le livre constitue une étape importante pour la description du phénomène dans sa spécificité en français. L'auteur oublie, cependant, que les spécialistes des langues indo-européennes anciennes utilisaient déjà depuis bien longtemps le terme et la notion de « cataphore » (cf. entre autres, les travaux d'A. MINARD sur le sanskrit et le grec), qui joue un rôle de tout premier plan dans la syntaxe de ces langues. Le terme — emprunté aux grammairiens anciens — et la notion y sont incontournables, entre autres, pour la description du phénomène de la corrélation, qui est à l'origine d'une part importante des propositions subordonnées. Aussi est-il bien inexact d'affirmer, comme le fait M. KĘSIK à la page 21, que « c'est donc en 1974 que le terme de cataphore apparaît pour la première fois dans une publication française ».

Ce point mis à part, l'ouvrage est bien documenté, notamment pour les publications récentes; il présente différentes approches de la question, se livre à un examen critique des descriptions antérieures, qu'il dépasse dans une présentation positive de certains concepts et méthodes d'analyse. Prenant son bien là où il le trouve, l'auteur ne tombe pas dans la tentation de formuler un système unique ou unitaire.

Il se livre d'abord à un historique du concept de cataphore (remontant à K. BÜH-

LER, 1934, M. A. K. HALLIDAY, 1967, HALLIDAY-HASAN, 1976, etc.), évoque les « diaphores » de M. MAILLARD (1972-1987), cite T. FRASER et A. JOLY (1979-1980), M. WILMET (1986), J. HÄRMÄ (1987), etc., sans oublier les concepts parallèles : l' « anticipation » de Ch. BALLY, la « pronominalisation régressive » des génératives.

Il tente ensuite d'isoler les principales propriétés de la cataphore : « nous appellerons cataphore la relation qui s'établit entre une expression indexicale (ou en emploi indexical) et le (une partie du) contexte linguistique subséquent, et qui permet d'identifier le référent de cette expression » (p. 36). La relation entre cataphorique et subséquent n'est pas celle de dépendance syntaxique : M. KĘSIK y voit plutôt, selon les termes de Tesnière, une « connexion sémantique supplémentaire ». Il souligne la diversité de la relation sémantique mise en cause et son caractère asymétrique. Il étudie le champ des cataphores, leur portée, oppose cataphores cognitives et cataphores métalinguistiques, cataphore au sens strict et cataphore au sens large, examine les relations de la cataphore avec les autres relations indexicales, avec l'exophore (terme qu'il préfère à *deixis*, trop polysémique, puisqu'utilisé tantôt pour désigner la totalité des relations indexicales, tantôt seulement pour les emplois « gestuels » du démonstratif). Il rappelle l'opposition entre la cataphore et l' « exophore mémorielle », « a-mémorielle » de FRASER-JOLY.

Un développement central consiste dans l'étude comparée de la cataphore et de l'anaphore : contrairement à ce qu'on pourrait attendre du caractère antithétique et symétrique des dénominations (*ana-* vs *cata-*), l'auteur rappelle que les deux phénomènes ne sont, précisément, pas symétriques, et envisage plutôt la situation comme une complémentarité référentielle. Sans négliger les aspects informationnels de l'opposition anaphore vs cataphore, il n'hésite pas, dans certains cas, à parler d'ana-cataphoriques.

Après s'être attardé sur la polysémie de l'adjectif *suivant* (reprise remaniée d'un article de l'*I. G.*), il consacre la fin de son étude à la « cataphore au sens strict » (avec un classement morphosyntaxique : pronoms personnels, possessifs, SN définis, démonstratifs, adverbes indexicaux), et à la « cataphore au sens large », soit les « expressions qui sont coréférentielles du contexte subséquent, mais ne sont pas ininterprétables sans le recours à ce contexte » (p. 141).

Si la concision imposée par l'ouvrage a empêché certains développements, notamment terminologiques — ce dont l'auteur s'excuse avec modestie —, le but visé est certainement bien atteint : « 'cataphoriser', écrit M. KĘSIK avec humour, « (ou plutôt catalyser) des investigations à venir », l'ouvrage fournissant au lecteur une réflexion stimulante, des outils méthodologiques qu'on a envie d'utiliser et d'adapter.

Michèle FRUYT.

Françoise DESBORDES, *Idées romaines sur l'écriture*, Presses Universitaires de Lille (Coll. Histoire de la linguistique), 1990, 295 pages.

L'ouvrage, issu du remaniement d'une thèse de doctorat d'État soutenue en 1985 à l'Université de Paris IV, ne se veut pas une « Histoire de l'écriture ». On n'ira pas y chercher des informations sur l'apparition de l'écriture dans le monde romain, ni sur la diversité de ses réalisations matérielles, même si, ici ou là, apparaissent quelques données : sur les tentations d'écriture syllabique, la pratique généralisée des abréviations, l'emploi de la sténographie, l'utilisation d'écritures codées ou de supports inattendus. On notera en particulier, p. 95, un texte intéressant de Quintilien (10, 3, 31) sur le rôle des conditions matérielles (tracé sur tablettes ou

parchemin) dans le processus intellectuel de production d'un texte. L'ouvrage est une histoire des *idées* sur l'écriture, un corpus et une analyse des témoignages que nous ont laissés les Romains sur ce sujet. Il laisse donc de côté la matérialité de l'écriture (présente toutefois en filigrane) et les informations complémentaires que pourrait apporter l'examen concret des documents (ce qui permettrait de nuancer quelques affirmations, ainsi sur les calligrammes, ou sur l'absence de symbolique — et de signifié — des lettres), pour se consacrer, d'une manière plus neuve, à l'analyse des conceptions romaines sur cet outil, linguistique et social, de communication que représente l'écriture.

Dans une première partie (p. 12-73), est constitué et analysé le corpus des textes dont nous disposons pour la période retenue (des origines à la fin du II^e^ s. p. C.), période correspondant à la croissance et à l'apogée de la puissance romaine, avant la coupure du III^e^ siècle qui enregistre une sclérose de la réflexion linguistique dont témoignent les manuels scolaires. Ces réflexions sont avant tout celles de professionnels de la grammaire animés par des préoccupations pédagogiques, ou par un souci de théorisation et de systématisation qui donne naissance à des traités grammaticaux ou orthographiques. Ces réflexions sont aussi celles d'amateurs éclairés, hommes d'état, poètes, encyclopédistes et historiens, qui ont rédigé des opuscules ou glissé dans leurs œuvres des développements significatifs de la manière dont les Romains concevaient l'enregistrement écrit de la parole. Des spécialistes d'autres disciplines (rhétorique, philosophie, métrique, poétique), apportent également leur contribution. Chaque auteur donne lieu à une brève notice. Toutes ces sources sont regroupées (p. 30) en un précieux tableau. Il est dommage qu'un index des auteurs et des passages cités (traduits et commentés, qui plus est), ne figure pas en fin d'ouvrage. Cette première partie représente bien plus que de simples prolégomènes. C'est un résumé, clair et documenté, des débuts de la pensée linguistique romaine, comme prolongement de la réflexion née en Grèce (on notera la critique de la thèse de Barwick, p. 48), et comme fondement des grammaires occidentales modernes.

La seconde partie, « Idées et théories » (p. 77-280), est répartie sur quatorze chapitres dont on peut, comme dans les messages secrets, décrypter le « plan caché » (partiellement énoncé p. 134). Ils traitent successivement : du problème général des relations entre l'écrit et l'oral, de la nature et des fonctions spécifiques du message écrit (chap. 5-8) ; de l'histoire et des vicissitudes de l'alphabet latin (origine, médiation étrusque, nombre de lettres), à travers ses réformes, ses insuffisances et ses ambiguïtés (chap. 9-10) ; de la norme et de la correction, en d'autres termes, de l'orthographe, par l'examen des lettres jugées inutiles ou manquantes, qui posent le problème de l'adéquation (isomorphisme) des unités de l'écrit à celles de l'oral (chap. 11-15) ; de la lecture qui, par un processus inverse de passage de l'écrit à l'oral, « rend la voix aux textes », non sans difficultés et ambiguïtés (chap. 16-17), avant le chapitre final (p. 261-280) qui, en posant le problème des relations de l'écriture avec la pensée et la parole, démontre « le prestige de l'écriture et la tyrannie de la lettre ». Le problème majeur est celui de la relation du signe graphique au signe phonique, des rapports de l'écrit et de l'oral (peut-on affirmer sans nuances, p. 11, que « la culture latine est une culture fondée sur l'écriture », quand on pense aux développements, à Rome, de l'art oratoire et à la pratique des lectures publiques ? cf. d'ailleurs p. 227), et par-delà cette réalité biface du phonème-graphème, de la relation entre le signe linguistique, en tant que réalisation formelle (signifiant), et la réalité (matérielle ou conceptuelle) signifiée (chap. 18). Les problèmes soulevés sont donc à la fois généraux, et spécifiques du latin dans le détail des faits traités, ainsi p. 194, sur la véritable signification de la réforme claudienne. Encore une fois, on ne peut que regretter l'absence d'un index des notions où auraient

pu figurer des termes comme « isomorphisme », « phonographie », « orthoépie », *notae, obelos*, etc.

Cet ouvrage est avant tout une contribution à l'histoire des idées du monde antique. Bon nombre de concepts fondamentaux de la pensée gréco-romaine y sont analysés avec minutie, et en système. L'auteur a su rendre accessible à tous un ensemble original de données érudites et inédites, en traduisant en français, souvent pour la première fois, des textes techniques que leur dispersion, leur caractère fragmentaire et leur difficulté, auraient confinés à un nombre de spécialistes de plus en plus restreint. Cette même volonté de s'adresser à un public plus large explique l'allègement de l'appareil scientifique (qui prive les spécialistes des textes originaux...).

Par la réflexion qu'il suppose sur les fonctions de l'écriture, le sujet amenait nécessairement un examen de quelques problèmes majeurs de la linguistique : le caractère conventionnel du langage, son analyse en constituants, sa linéarité, la hiérarchie et l'adéquation des réalisations écrites et orales. On peut parfois regretter que les textes aient été souvent strictement expliqués « à la lettre » (ce qui en soi est louable), sans que leur problématique ait été évaluée à la double lumière de la linguistique contemporaine (l'approche phonologique n'est toutefois pas méconnue) et surtout, de la confrontation avec la pratique et l'évolution de la langue dont témoignent les documents latins littéraires et épigraphiques. On ne peut séparer la réflexion métalinguistique d'une époque de l'usage qui lui est contemporain, sous peine de voir s'échapper une bonne part des données interprétatives (cf. d'ailleurs, p. 190 sq.). Les assertions des grammairiens latins doivent être systématiquement confrontées aux données de la langue telle qu'elle fonctionnait (cf. F. BIVILLE, in *Ktéma* 13, 1988, 155-166). Un inventaire des phonèmes latins et une prise en considération des études de phonétique et de phonologie qui ont été consacrées aux *faits*, auraient permis, sur plusieurs points, d'approfondir la réflexion ou de la nuancer.

L'ouvrage mérite encore de retenir l'attention par les données, toujours d'actualité, qu'il renferme sur l'apprentissage de l'écriture, les problèmes et les réformes de l'orthographe (peut-on vraiment parler d'*absence* d'orthographe officielle ?), le développement de la mémoire et les procédés mnémotechniques, et surtout, sur la pratique de la lecture et les difficultés de déchiffrement liées au mode de présentation, en écriture continue, des éditions dont disposaient les Romains, ce qui rendait nécessaire une préparation du texte à l'aide de signes diacritiques. Transcription graphique et oralité sont indissociablement liées. De nombreuses raisons invitent donc à lire cet ouvrage riche et pensé, écrit dans une langue fluide qui manie l'art des formules et des transitions. Révélateur de la pensée antique, il apporte bien des éléments d'analyse susceptibles de venir enrichir les réflexions contemporaines.

Frédérique BIVILLE.

Atti del *I Seminario di studi sui lessici tecnici greci e latini* (Messina, 8-10 marzo 1990), a cura di Paola RADICI COLACE e Maria CACCAMO CALTABIANO, Accademia Peloritana dei Pericolanti, Classe di Lettere, Filosofia e BB. AA., Supplemento n. 1, vol. LXVI (1990), Messina, 1991, 420 pages.

L'ouvrage, publié par l'Accademia Peloritana dei Pericolanti, regroupe vingt-cinq contributions (suivies d'interventions) présentées lors d'un séminaire consacré à la constitution de lexiques techniques grecs (essentiellement) et latins, qui s'est tenu à Messine du 8 au 10 mars 1990. Il est le résultat d'un accord de coopération scientifique conclu entre les départements de philologie gréco-latine et de numis-

matique gréco-romaine de l'Université de Messine (prof. Paola RADICE COLACE et Maria CACCAMO CALTABIANO), et le Séminaire d'Études grecques de l'École Normale de Pise (prof. Giuseppe NENCI). Il s'inscrit dans la lignée du programme d'étude sur les lexiques techniques grecs (*Lessici Tecnici Greci*) financé par le Ministère italien de la recherche scientifique et technique, et fait suite au « *Convegno nazionale sui Lessici Tecnici dell arti e dei mestieri* (Cortona, « Il Palazzone », 28-30 maggio 1979), *Contributi* », Pisa, 1979, organisé à l'initiative du prof. G. NENCI. Il témoigne de l'intérêt grandissant porté, ces dernières années, à la lexicographie technique dans les universités italiennes, intérêt qui se manifeste par la mise en place de programmes de recherche interuniversitaires.

Le recueil est organisé, thématiquement, en cinq sections. Des développements généraux, de problématique et de méthodologie, encadrent des études spécifiques consacrées à différents domaines sémantiques. Ils circonscrivent l'aire des lexiques dits « techniques » ou « sectoriels » (termes qui ne recouvrent pas nécessairement la même réalité), dressent un bilan des études passées (en remontant à l'Antiquité), et font le point sur les nouvelles perspectives de recherche offertes par les développements de la science et des techniques informatiques, en particulier l'utilisation du *Thesaurus Linguae Graecae* californien sur CD-ROM : présentation générale (et définitoire) de P. RADICI COLACE et M. CACCAMO CALTABIANO; bilan de G. NENCI sur la lexicographie technique grecque; réflexions sur la constitution des dictionnaires et les processus de structuration du lexique, illustrés par l'exemple du champ sémantique de l'automobile en italien (M. ALINEI); présentation, par A. SANTONI, du programme informatique SNS-Greek 1.0 mis au point par l'École Normale de Pise, pour l'utilisation du CD-ROM du *Thesaurus Linguae Graecae*; lexicographie et concepts (G. VALERA); évolution des notions de « lexique » et de « thesaurus » depuis l'Antiquité (P. DESIDERI).

Les études spécifiques portent sur les domaines littéraire, archéologique et scientifique, ainsi que sur le sport (P. ANGELI BERNARDINI) et la démographie (L. GALLO) dans l'Antiquité grecque. Sont ainsi déjà mis en place, ou envisagés, des programmes relatifs à la métrique (B. GENTILI et R. PRETAGOSTINI), la critique littéraire (G. ARRIGHETTI; A. LAMEDICA), la rhétorique (A. PENNACINI), le livre antique (J. OCHOA), l'irrationnel et l'inconscient (R. BADALI). La troisième partie, consacrée aux « realia », présente des réflexions et des recherches sur l'activité théâtrale et la diversité des domaines lexicaux concernés par le monde du spectacle (L. POLACCO), ainsi que sur le lexique monétaire (M. CACCAMO CALTABIANO et P. RADICI COLACE; M. RAO), celui de l'habillement (A. M. PRESTIANNI GIALLOMBARDO : réévaluation du grec *kausia*), des vases (M. I. GULLETTA), et des tombeaux (F. FRISONE). Dans une quatrième partie sont présentées des contributions relatives aux lexiques de l'ornithologie (F. CAPPONI, à partir de Pline, *n. h.*, 10), de la médecine (I. MAZZINI), de l'agriculture (G. FALCONE, particularités dialectales du grec actuel de Bova), de la pêche (A. ZUMBO), de l'astronomie et de l'astrologie (C. ORLANDO et R. TORRE).

Ce livre est autant un bilan et une réflexion sur ce qui, depuis les Anciens, s'est fait en matière de lexicographie et de lexicologie — et à ce titre, il constitue une somme de témoignages anciens et modernes, ainsi qu'un répertoire bibliographique — qu'un éventail de ce qui se fait actuellement ou pourrait se faire en ce domaine : inventaire des champs sémantiques où se ressent le besoin de banques de données classées et interprétées, diversité d'approches méthodologiques illustrées de fiches-types et d'exemples précis, prolégomènes à des travaux amorcés ou simplement souhaités. L'accent est mis, à juste titre, sur les relations qui unissent la langue commune et les lexiques spécialisés, sur la nature à la fois cognitive et classificatrice de la démarche scientifique qui fait de la lexicographie, science lin-

guistique, un instrument de connaissance des réalités matérielles et des modes de conceptualisation propres à chaque civilisation.

L'ouvrage insiste aussi sur la nécessité d'approches pluridisciplinaires et la constitution de groupes de recherche interuniversitaires. Il est représentatif de ce qui s'est fait et se fait actuellement en Italie. Hommage est également rendu à l'école madrilène de lexicographie grecque qui s'est développée autour du prof. ADRADOS et, plus discrètement, à l'école française issue de P. CHANTRAINE. On peut regretter qu'il ne soit pas davantage fait référence aux nombreux travaux français qui, ces dernières décennies, ont apporté des contributions de poids à la lexicographie latine : lexiques de E. de SAINT-DENIS dans le domaine de la mer, lexique d'astronomie et d'astrologie d'André LE BOEUFFLE (Paris, Picard, 1987), et surtout, les nombreux travaux de J. ANDRÉ, en matière de botanique (cf. p. 243), d'ornithologie, etc. et, plus récemment, son ouvrage sur *Le vocabulaire latin de l'anatomie* (1991). Un lexique des termes d'architecture va être publié par l'Université de Caen; un programme sur la constitution d'un lexique des noms de maladies a été mis en place par le Centre Jean-Palerne (Lyon-Saint-Étienne). Une étude sur les noms de vêtements est parue à Innsbruck en 1992 (A. POTTHOFF, *Lateinische Kleidungsbezeichnungen...*), etc.

Tous ces travaux sont révélateurs du renouveau qui s'est emparé des études anciennes. Le besoin se fait de plus en plus sentir de disposer d'outils lexicographiques, de grands ouvrages de synthèse, qui ne soient pas de simples recueils de mots et de références, mais qui, à travers les mots, permettent d'accéder à la réalité du monde antique, ce qui demande au préalable une foule d'études de détail, précises et documentées.

Frédérique BIVILLE.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

CATULLE, *Poésies*, texte établi et traduit par Georges LAFAYE, douzième tirage revu et corrigé par Simone VIARRE, Paris, « Les Belles Lettres », 1992, 132 pages.

Il était opportun de réviser le travail éditorial, remontant à une soixantaine d'années, des *Poésies* de Catulle, comme suffirait à l'attester la page IX de l'*Introduction*, où, comme le souligne Simone VIARRE, « est devenu caduc » tout le paragraphe datant des années 62-60 la perte du frère aîné de Catulle et la composition de la célèbre *Élégie à Allius*, alors que semble dater de 58 la mort du frère en question. Et, à propos précisément de cette pièce LXVIII, il importe de noter que Jean BAYET a pu écrire dans les *Entretiens de la Fondation Hardt*, tome II (Genève, 1953), p. 14, n. 1, que « l'unité de la pièce paraît tout à fait assurée ». C'est exactement ce qu'a confirmé avec force G. PENNISI dans *Emerita* XXVII, 1959, 89-109 et 213-238. Il n'est plus permis, comme le faisait encore G. LAFAYE, de parler à partir du vers 41, d'une pièce 68 *b*. Depuis l'époque lointaine (1922-1929) du travail de LAFAYE, la critique savante a accumulé les recherches philologiques et littéraires sur l'œuvre de Catulle. Aussi peut-on sincèrement regretter que ce douzième tirage ait reproduit, sans y apporter la moindre modification, l'*Introduction* mise à part, les lectures proposées par LAFAYE. Qu'on nous autorise à en donner quelques exemples.